

Regard conscient

La force de faire face à notre histoire

Mai 2002 • No 2

Édito

L'enfant miroir

2 **Actualité**
Otages de l'insécurité
Bodyguard

3 **Psychohistoire**
Derrière le miroir, l'enfant
La loi et l'enfant

4 **Famille**
L'enfant, reflet de notre
vraie nature
Bébé secoué

5 **Famille (suite)**
Miroir brisé

6 **École**
L'élève en difficulté devient
un cas psychiatrique
Ritalin

7 **Revue de presse**
Boudeurs, grognons et
autres minots grincheux...
Bouderie
Loft Story

8 **Perspectives**
Ados: derrière le conflit,
des vérités cachées
Enfants « téflon »

La jeunesse nous fait aujourd'hui terriblement peur. Des événements dramatiques - la récente tuerie du lycée d'Erfurt (Allemagne) ou celle de Nanterre, par exemple - viennent confirmer cette anxiété croissante. Les cibles visées par les jeunes tueurs ne sont pas des figures d'autorité brutale, mais des enseignants, des représentants politiques au service de la vie publique. La stupeur et l'incrédulité font bientôt place à une révolte légitime devant l'horreur.

À Nanterre, Richard Durn a dit vouloir se sentir pour une fois libre et puissant « en donnant la mort et en détruisant psychologiquement [sa] mère et [sa] sœur. »¹ Il abat froidement des collègues militants. À Erfurt, Robert Steinhäuser - masqué comme un guerrier Ninja - prit pour cible le corps professoral du lycée dont il avait été expulsé depuis peu, tuant 13 enseignants qu'il avait côtoyés. Au-delà des pathologies individuelles, est-il possible d'interroger le sens que ces passages à l'acte peuvent avoir pour chacun?

Dans ce second numéro de *Regard conscient*, nous revenons d'abord sur les dangers d'un discours sécuritaire, qui encourage finalement l'expression des extrêmes (page 2). À l'évidence, les vieilles recettes d'ordre et de discipline montrent aujourd'hui leurs limites, bien qu'elles soient encore plébiscitées largement. En effet, les adultes nient généralement le rôle qu'ils tiennent dans les mises en scène de la vie quotidienne, préférant faire porter la responsabilité de leurs souffrances aux jeunes générations.

Pourtant, et de tout temps, l'enfant s'est offert en miroir des émotions parentales. Une incursion dans notre passé récent nous montre la violence des projections

diaboliques faites sur lui, qui justifiaient les moyens répressifs - véritables exorcismes - mis en œuvre contre son intégrité physique et psychique (page 3). Aujourd'hui encore, le nouveau-né est considéré comme un tyran potentiel et ses pleurs suscitent des désirs de meurtre sur lesquels les psychologues s'interrogent (page 4).

Par la croyance en l'existence du « bon élève », des parents et des enseignants se sentent légitimes de mettre certains enfants sous amphétamines (page 5). Ce mythe collectif permet aux adultes de contenir les humiliations subies dans leur propre parcours scolaire, mais au prix de l'équilibre psychique de ces enfants. Certains d'entre eux souffriront toute leur vie de désordres psychiques suscités par ces drogues.

Or, l'enfant est le révélateur extraordinairement sensible des émotions et tensions présentes dans son environnement. En cela, il manifeste spontanément - et souvent douloureusement - des souffrances que les adultes sont impuissants à libérer. Nous avons réuni plusieurs témoignages d'ex-enfants qui peuvent dire aujourd'hui comment ils ont vécu le déni de cette réalité.

Finalement, le message de « l'enfant miroir » est celui d'une libération possible de la souffrance humaine. Car, derrière l'inévitable confrontation des générations, réside l'espoir d'une reconnaissance de l'amour que chaque enfant porte à la Vie. Et nous avons tous été cet enfant-là.

Marc-André Cotton

(Prochaine parution: juin 2002)

¹Cité par *Le Monde*, 31.3.02.

Otages de l'insécurité

Les responsables politiques ont fait de l'insécurité l'axe majeur du premier tour des présidentielles françaises. Les jeunes en situation de précarité ont été l'objet d'un amalgame qui les rendait responsables du malaise ambiant. Au second tour, les citoyens n'ont plus d'autre choix qu'élire un «père» qui contrôle et normalise. Retour sur un fiasco.

Des jeunes habitant les zones urbaines sont catalogués en tant que «sauvages» ou «délinquants», jugés responsables des désordres régnant dans les villes et banlieues, et désignés comme étant à l'origine du sentiment d'insécurité. Pourtant, les dernières statistiques officielles, pour l'année 2001, indiquent que sur les 4061 792 faits délictueux constatés en France par les services de police et les unités de gendarmerie, la part de la délinquance de voie publique représente 57,55%, soit une légère hausse par rapport à 2000 (56,70%)¹.

Hausse des dépôts de plainte.

Dans une récente intervention, le directeur de la police nationale, Patrice Bergougnoux, a expliqué l'augmentation de la délinquance constatée en zone de police (+6,23%) par la hausse importante des dépôts de plaintes². En effet, une mobilisation importante des dispositifs partenariaux a permis de comptabiliser ce qui était jusqu'ici non déclaré aux services, notamment les vols de téléphones portables. L'appel



© REGARD CONSCIENT

siècle avant J.-C., Socrate disait de la jeunesse: «*Elle est mal élevée, elle se moque de l'autorité et n'a aucun respect envers les anciens. Nos enfants aujourd'hui (...) sont simplement mauvais.*» Ce genre de discours, que nous entendons de façon répétitive, contient une forte dose de violence verbale, qui est révélatrice des relations avec les nouvelles générations.

Amalgame.

Quand on sait que la sécurité, qui est la deuxième priorité du gouvernement sortant, fut l'axe majeur du premier tour des présidentielles, on comprend mieux qu'il ait fallu désigner des boucs émissaires. Déjà au XIX siècle, la bourgeoisie qui avait en aversion les quartiers populaires, zones insalubres de concentration de familles pauvres, projetait sur leurs habitants toutes les «fautes» de la société³.

Renforcer les sanctions, quitte à perdre certaines libertés, et faire l'amalgame entre les jeunes en difficulté et la délinquance, convaincra le citoyen qui vit dans la crainte de ces jeunes mal connus de voter pour l'autorité et de s'en remettre à un «père» qui contrôle et normalise. Ainsi rassuré, certain de faire partie du bon lot, il oubliera de se poser une question essentielle: quel est l'impact des écarts de conditions de vie

et privilèges entre les différentes couches de notre société?

D'autre part, lorsque les sentiments de peur des uns et des autres entrent en résonance autour d'actes dérangeants, la désignation immédiate d'un coupable est nécessaire pour occulter la responsabilité de ceux qui sont en partie à l'origine de ces situations d'exclusion. C'est ainsi que Christian Jelen⁴ préfère chercher les racines de la violence dans les cultures d'origine: une façon de désigner les jeunes issus de l'immigration.

Interroger nos peurs.

Enfin, il est important de voir que c'est dans un climat d'impuissance que se structure l'exclusion. Dans son analyse de l'école en crise, Jackie Gil⁵ constate que «*les enseignants sont en grande souffrance, démunis devant la violence de jeunes qui se sentent eux-mêmes incompris dans une institution qui les rejette.*»

Nous devons interroger nos peurs pour comprendre celles de jeunes qui se sentent rejetés et qui refusent une relégation économique et sociale silencieuse.

Pascal Corniquet*

Notes:

¹Crimes et délits constatés en 2001, www.interieur.gouv.fr (ces taux seraient très inférieurs à certains de nos pays voisins).

²Intervention du directeur général de la police nationale, 28.1.01, www.interieur.gouv.fr.

³Louis Chevalier, *Classes laborieuses, classes dangereuses*, 1958.

⁴Christian Jelen, *La guerre des rues, la violence et les jeunes*, Plon, Paris, 1999.

⁵Jackie Gil, *La machine à punir*, L'esprit frappeur n°95.

*Responsable d'une structure d'insertion en milieu professionnel. L'intégralité de sa réflexion peut être téléchargée à l'adresse: www.regardconscient.net/archives/0202exclusion.html

Bodyguard

En Suisse aussi, l'insécurité fait recette. Les jus de fruits «Michel» viennent tout juste de sortir une nouvelle ligne, baptisée «Bodyguard». Grâce à l'association de multivitamines ACE, «Michel Bodyguard» serait «la boisson qui vous protège», d'après le nouveau concept publicitaire du fabricant.

Les jus de fruit «Michel» sont propriété de Rivella S.A., le plus grand groupe d'entreprises pour les boissons de marque sucrées d'origine suisse. Alors merci, Monsieur Michel!

au maintien de l'ordre ne sert alors qu'à combler le déficit de légitimité dont souffrent les responsables politiques.

Déjà dans le passé, les jeunes qui manifestaient un besoin de changement étaient accusés, par leurs aînés, de provoquer le malaise ambiant. Au Vème

Derrière le miroir, l'enfant...

Face à l'enfant, l'adulte plonge souvent dans les tourments de sa propre histoire. Au point de reproduire sur celui-ci la violence qu'il a subie de ses propres parents. Un éclairage psychohistorique¹ pour tenter de sortir de l'engrenage.

Il y a des moments de l'enfance qui marquent particulièrement. C'est le cas lorsque l'adulte - emporté par sa propre souffrance - utilise l'enfant pour ses propres besoins névrotiques. Ce dernier devient le support des projections inconscientes que le parent fait sur lui. Parfois, les rôles se renversent : l'adulte immature exige alors de l'enfant qu'il se comporte comme la bonne mère ou le bon père qu'il n'a pas eu.

Dans les cas les plus extrêmes, l'enfant n'existe que pour satisfaire le besoin du parent. Une mère violente explique ainsi pourquoi elle battait son nourrisson : *«Je ne me suis jamais sentie aimée de ma vie. Lorsque le bébé est né, j'ai pensé qu'il m'aimerait. Lorsqu'il pleurait, cela voulait dire qu'il ne m'aimait pas. Alors je le battais.»*²

La loi et l'enfant

Il y a cinq ans, la Convention des Nations Unies relative aux droits de l'enfant est entrée en vigueur en Suisse. Depuis, plusieurs jugements du Tribunal Fédéral se sont appuyés sur elle.

Le 18 avril 1999 a eu lieu le rajout dans la nouvelle Constitution Fédérale de l'article 11 (ci-dessous) qui parle de la protection de l'intégrité de l'enfant, c'est une première. Ainsi le statut légal de l'enfant change : *d'objet de droit, il devient sujet de droit.* L'Institution prend enfin acte de ce que l'enfant est un être humain à part entière (et non plus en devenir), qu'il a une parole qui a une valeur et dont on peut tenir compte. C'est un premier pas qui révèle la lenteur et les résistances des adultes à reconnaître le droit imprescriptible de l'enfant à son intégrité.

B. G.

Art.11 Protection des enfants et des jeunes

1 Les enfants ont droit à une protection particulière de leur intégrité et à l'encouragement de leur développement.

2 Ils exercent eux-mêmes leurs droits dans la mesure où ils sont capables de discernement.

Rituels d'exorcisme

Le terme de *projection* désigne le mécanisme par lequel une personne attribue inconsciemment à une autre personne une part de sa souffrance refoulée. Tout au long de l'histoire et dans toutes les sociétés, les enfants ont tenu ce rôle de **poubelle émotionnelle*** avec une étonnante constance. Par exemple, ce mécanisme psychologique a longtemps justifié la doctrine du péché originel selon lequel *«le nouveau-né est rempli des souillures du péché, héritées de nos premiers parents à travers nos entrailles.»*³ Initialement, le baptême était un rituel d'exorcisme et lorsque l'enfant pleurait, on disait qu'il était possédé par un démon.

En conséquence, une incroyable variété de moyens répressifs a été mise en œuvre afin de contrôler l'enfant ou plus précisément - ce qu'on projetait sur lui. Ainsi, l'embaumement des nourrissons servait-il à préserver le corps du bébé de malformations diaboliques. De même, les bastonnades de routine étaient conseillées pour faire sortir le démon hors du corps : *«Dans chaque personne il y a le Bien et le Mal, expliquait un enseignant juif du XIXe siècle à l'élève qu'il s'appropriait à battre avec une lanière de cuir. Le Bien a sa propre localisation, qui est dans la tête. Le Mal a la sienne également et c'est là que vous recevez le fouet.»*⁴

Exécutions publiques

Dans l'Antiquité, des masques effrayants étaient utilisés pour terroriser l'enfant et le faire obéir, selon l'idée que *«les images terrifiantes découragent l'enfant qui veut de la nourriture, un jeu ou tout autre chose inconvenante.»*⁵ En Allemagne, jusqu'à très récemment, des fagots de verges apparaissaient dans les vitrines de Noël, rappelant la figure du Pelznickel qui menaçait les enfants avant de leur donner des cadeaux.

Il fallut attendre le XIXe siècle pour qu'un des premiers défenseurs de la condition enfantine condamne cette attitude, en apportant des preuves médicales que les enfants terrorisés *«tombaient fréquemment dans la folie.»*⁶ Mais cet auteur lui-même ne pouvait échapper à la compulsion qui l'obligeait à répéter les traumatismes de son enfance. Pour donner à son jeune fils une leçon de prudence, il expliquait par exemple comment il loua les services de trois brigands qui les «attaquèrent» lors d'une promenade en forêt.

Armé de son seul bâton, le père désarma les bandits et tira parti de cette mise en scène «éducative» pour accroître la main mise qu'il avait sur son fils.

Les enfants étaient aussi emmenés aux exécutions publiques, au cours desquelles les parents leur faisaient la morale. Le spectacle des suppliciés était encouragé par certains éducateurs humanistes qui, par ailleurs, condamnaient les châtiments corporels. Une fillette de

*Poubelle émotionnelle

Cette métaphore désigne la manière dont l'enfant devient le réceptacle non consentant des émotions de l'adulte. Sans une certaine maturité émotionnelle, ce dernier ne peut s'abstenir d'attribuer au comportement de l'enfant l'origine de son mécontentement ou de son mal-être. En réalité, le parent souffre des séquelles de sa propre enfance, refoulées et réactivées par l'expression spontanée de l'enfant.

onze ans, que son père avait emmené voir des centaines de cadavres en décomposition dans une crypte pour surmonter sa peur, raconte ainsi l'attitude de son père : *«Lorsque papa vit combien j'étais horrifiée, il ne fut pas en colère mais au contraire très gentil, et dit que je devais surmonter ma peur et toucher l'un d'entre eux, ce qui me choquait terriblement. Leur peau était toute sombre et sèche sur les os, et si rigide qu'on aurait dit du marbre.»*⁷

En l'occurrence, l'attitude aimable du père est un exemple d'attention projective : après avoir infligé à sa fille cette sordide mise en actes en raison des projections qu'il avait faites sur elle, l'éducateur semble se ranger du côté de l'enfant. Mais il cherche en fait l'apaisement de ses propres souffrances refoulées.

M. Co.

Notes :

¹La psychohistoire s'intéresse aux motivations inconscientes qui sous-tendent l'Histoire. Les informations de cet article sont extraites de Lloyd deMause, *Foundation of Psychohistory*, disponible à l'adresse www.psychohistory.com.

²Cité par L. deMause, op. cit., chapitre 1.

³Richard Allestree, *The Whole Duty of Man*, London, 1766, p. 20.

⁴Shmarya Levin, *Childhood in ExHe*, New York, 1929, pp. 58-59.

⁵Dio Chrysostom, *Discourses*, vol. 1. p. 243 et vol. 5. p. 107.

⁶John Paul Friedrich Richter, *Levana or the Doctrine of Education*, Boston, 1863, p. 288.

⁷Harriet Bessborough, *Lady Bessborough and her family circle*, London, 1940, pp. 23-24.

L'enfant, reflet de notre vraie nature

Est-il possible de regarder l'enfant autrement que par le prisme déformant de notre souffrance? Oui, si l'on accepte le reflet, souvent douloureux, qu'il nous offre spontanément. Témoignage d'une mère en découverte.

Lorsque mes enfants vinrent au monde, je vécus des états émotionnels inconnus jusqu'alors. La panique de faire subir à mes enfants ce que j'avais subi et les confrontations quotidiennes avec les injonctions familiales, l'opinion publique et les pouvoirs sociaux affermèrent mes prises de position mais exacerbèrent le stress et la colère intériorisés.

Panique

J'accueillis mes enfants dans mon cœur et me rendis donc pleinement disponible à eux. De jour comme de nuit, ils étaient près de moi, dans mes bras, au sein ou à découvrir le monde qui nous entourait. Ma relation à eux a toujours été ma priorité si bien que lorsque j'étais envahie par un état de panique, je pouvais voir que mon bébé sentait cette panique et paniquait à son tour.

J'avais l'habitude de partager mon vécu et de faire des liens avec mon douloureux passé si bien que je pus constater que, dans ces moments-là, mon bébé se calmait et même écoutait. Si je réalisais les liens entre les **déclencheurs*** et les causes refoulées à l'origine de l'ampleur du sentiment qui émergeait dans le présent, tout redevenait naturel. *L'enfant découvrait à nouveau le monde avec la même disponibilité et joie de vivre qu'avant la scène.*

Identifié à la souffrance

Le phénomène se reproduisait avec d'autres états psychiques, comme l'énervement. Lorsque j'étais en colère, mon enfant le devenait aussi et me manifestait cette colère. Il me fallut des années pour ne pas la vivre contre moi, mais la voir se manifester devant moi. Quand je pouvais pleinement la partager avec une personne amie, l'enfant redevenait naturel à l'instant où le nœud se dénouait en moi. C'était absolument fantastique de voir ce phénomène à l'œuvre et en même temps terriblement douloureux de réaliser à quel point mes parents m'avaient identifiée à leur propre souffrance refoulée.

J'ai pu éclaircir ainsi nombre de situations qui, dans l'état d'esprit de mes parents, nous conduisirent à la rupture. Je trouvais juste de voir cette manifestation spontanée de l'enfant comme

*Déclencheur

C'est un élément extrait d'une situation présente qui, par sa ressemblance avec un vécu refoulé de notre histoire, entraîne la resurgence de sentiments issus du passé.

Le déclencheur est un précieux indice dans le processus de mise à jour de notre inconscient.

le reflet de nos états intérieurs. Et je découvris, au fil des années, combien ce reflet d'enfant est subtil, intelligent, précis, respectueux et inattendu.

«C'est quoi, ce bordel?»

Cela fait maintenant quelques années que je fais un travail de reconnaissance de cette manifestation spontanée de l'enfant. Le fait de bien connaître mon histoire personnelle me permet de faire des liens entre ce que l'enfant manifeste et mon senti refoulé, mais aussi entre ce qu'il remet en scène et ce qu'il a subi.

Par exemple, un adolescent peut soudainement dire à ses parents les mêmes phrases ou créer les mêmes ambiances relationnelles que celles qu'il a vécues dans sa petite enfance, et ceci avec une exactitude impressionnante.

Un parent rentrant fatigué de son travail peut s'entendre dire «*C'est quoi ce bordel!*» par l'enfant qui pointe le désordre régnant dans la cuisine. L'adulte horrifié se sent légitime de condamner l'ado ingrat. Il ne peut faire aucun lien entre cette déplaisante intrusion et celle qu'il fit lui-même - certainement plusieurs fois par le passé - en entrant dans la chambre de son jeune enfant. J'ai moi-même des difficultés à reconnaître ce que j'ai rejoué avec mes enfants. *C'est alors la culpabilité qui empêche la prise de conscience.*

Les enfants n'ont aucune rancune, c'est donc par la reconnaissance de celle que j'ai été que je peux libérer nos relations.

Bébé secoué

La veille de Noël, un alpiniste suisse de renommée internationale, excédé par les pleurs de son bébé, secoua l'enfant pour le faire taire. Rapidement, ce dernier succomba aux lésions cérébrales infligées par le père. «*Cet homme que l'on décrit comme très maître de lui et de ses nerfs, qui n'a jamais reculé devant un 8000 m, a craqué devant un enfant de sept mois*» souligna l'Hebdo dans un article consacré aux «*bébés qui rendent fous.*»¹

L'agresseur étant une figure publique, ce drame familial a choqué. Témoignages à l'appui, plusieurs journaux se sont interrogés sur le désir de meurtre que suscitent les pleurs du nourrisson. À cette occasion, il est intéressant de noter la violence des projections faites sur l'enfant.

Pour le psychiatre Bertrand Cramer par exemple, le cri du bébé est conçu «*pour avoir un potentiel de nuisance immense*»² et forcer le parent à inter-

venir. Ce qui explique la colère de ce dernier et justifie de mettre un frein à la «*tyrannie du nouveau-né.*» Le parent peut aussi interpréter les pleurs comme une accusation ou une menace. Parce qu'il veut s'en défendre, son hostilité se transforme en agression physique à l'égard de l'enfant.

Seule une petite voix donne un autre écho, celle d'Anny Martigny, sage-femme indépendante, qui explique: «*Les bébés sont extraordinairement sensibles aux tensions présentes dans leur environnement. Ils ont besoin de décharger ces sentiments, parfois pendant des heures, parfois à la place de leur famille.*»³

Et si les adultes s'occupaient un peu de leurs problèmes?

M. Co.

Notes:

¹Philippe Barraud, *Ces bébés qui rendent fous*, L'Hebdo, 10.1.02.

²Cité par Anne Lietti, *Le père, la mère, le bébé: l'épreuve à huit clos*, Le Temps, 12.1.02.

³Citée par Ph. Barraud, op. cit.

Snowboard

L'hiver dernier, j'accompagnai mes deux garçons (14 ans et 12 ans) dans une petite station de ski. J'avais préparé des pique-niques et leur avais expliqué que je n'avais pas suffisamment d'argent pour leur payer quoi que ce soit. Ils étaient tout heureux de faire du snowboard et disparurent pendant deux bonnes heures. Il faisait beau et je m'étais installée sur la terrasse de la buvette. J'y étais si bien que lorsqu'ils réapparurent au bas des pistes et qu'ils m'appelèrent pour aller pique-niquer à la voiture, je leur fis signe de monter.

Ils n'étaient visiblement pas contents, mais j'avais envie de rester là, pensant tout arranger en leur offrant une boisson et en allant chercher le pique-nique dès leur arrivée. Mais, face à moi, ils exprimèrent leur fatigue, m'en voulèrent de les avoir fait monter alors que c'était difficile de marcher avec leurs boots. Je leur expliquai mon plan, mais ils se sentaient trahis et m'ordonnèrent d'aller chercher le pique-nique. Je trouvai leurs paroles humiliantes. *Je me sentais humiliée en public.* Je leur demandai de commander les boissons et descendis chercher le pique-nique.

Incohérence

En marchant, j'accueillis cette douloureuse sensation d'être humiliée en public. J'avais tellement vécu cette situation dans mon enfance de la part de mes parents comme de celle des enseignants. Je pus alors distinguer un peu le présent du passé en réalisant le lien qu'il y avait entre l'ampleur du sentiment et la terrible souffrance encore refoulée, mais tout de même réactivée. Je pus alors prendre une distance suffisante pour être à l'écoute de ce que venaient sans doute de vivre les enfants. Je vis alors que j'avais posé des conditions que je ne respectais pas et aussi je me rappelais leur avoir expliqué pourquoi les propriétaires de la buvette n'aimaient pas que l'on pique-nique en ce lieu.

Concevant mieux les origines de leur souffrance, je me sentis presque en paix. De retour, je partageai avec eux mes incohérences et écoutai les conséquences provoquées sur leur sensibilité. D'évidence, je leur avais aussi parlé sur ce ton autoritaire. Ils m'écoutèrent avec attention comme toujours dans ce cas. Ils purent dire qu'ils se sentaient comme trahis et l'atmosphère changea totalement. Nous étions tous satisfaits car ce qui pouvait être dit et entendu concernant cette situation l'avait été. Ils reprirent, tout heureux, leur snowboard et disparurent à nouveau, cette fois pour trois bonnes heures.

Miroir brisé

Quand l'enfant ne peut se faire entendre dans son vécu, il sacrifie sa vérité pour faire place aux injonctions de l'adulte. Témoignage.

Lorsque j'avais 5 ans, j'avais beaucoup de plaisir de vivre, j'aimais rire, m'amuser, profiter de la vie, faire le clown. J'aimais croquer dans la vie comme tous les enfants de cet âge. Je n'aimais pas certaines viandes. Je n'arrivais pas à avaler ces viandes trop filandreuses comme les carbonnades qui me restaient en travers, dans la bouche et j'avais beau mâcher, mâcher, mâcher cela ne passait pas. Pas moyen d'avaler ces morceaux-là !

Dès lors, comme je ne finissais pas mon assiette, mes parents - maman surtout - me regardaient avec ces beaux grands yeux qui devenaient pour moi menaçants, terrifiants et me disaient que si je ne finissais pas mon assiette, cela me serait représenté plus tard dans la soirée.

Ils insistaient sur la viande qu'il fallait à tout prix avaler pour grandir. Si je n'obéissais pas j'irais même au pensionnat. Je me rappelle d'une fois au moins où mon père m'a enfoncé de force ces morceaux dans la gorge, presque à m'étouffer.

La peur naissait alors en moi chaque fois que je sentais les odeurs de viande les fois suivantes. Comme le chien de Pavlov. La peur de ne pas savoir avaler et d'être maltraité. Quel stress !! Je faisais alors tout ce qui était possible pour avaler sans devoir mordre. Avaler avec la sauce et ne pas devoir sentir cette viande entre les dents, dans ma bouche.

Encore aujourd'hui je prends conscience combien ces peurs vécues et revécues font qu'aujourd'hui j'avale

sans mordre, afin de finir mon assiette comme les autres. J'en ai gardé comme séquelles probables, hernie hiatale et œsophagite. Heureusement que j'ai découvert la médecine nouvelle et comment résoudre ce conflit aujourd'hui.

Ensuite, lors de mes dix ans environ, changement de vie radical. Passage au régime végétarien, changement de religion, d'éducation, de milieu, etc... Viande interdite, finie la messe obligatoire du dimanche, d'autres repères qui m'avait été imposés ont été balayés.

Je ne savais plus très bien ce qui était bien ou pas. Il me suffisait de suivre la voie, le chemin imposé et cela irait tout seul. C'est ce que j'ai fait, sans plus tenir compte de moi-même, pour surtout obéir et être un ange. Un ange fait tout ce qu'on lui dit et sait que ses parents ont raison. Un ange se rend utile et comprend les besoins des autres. S'effacer pour l'autre, se sacrifier pour être accepté. Un bel exemple d'archétype inscrit au plus profond de ma mémoire cellulaire.

J'avais été dressé, discipliné par la peur, les menaces de châtements. Chantage affectif du genre: « *Je ne t'aime pas quand tu ne manges pas ta viande, quand tu ne fais pas ce que je te dis.* » Or être aimé c'était ce que je recherchais le plus avidement. D'où est née la dépendance affective. Affection que je reçois en échange de ce que je fais. Sacrifice de soi pour obtenir de l'autre ce qui me manque.

Aujourd'hui, heureusement, j'apprends à mon rythme à respecter mes choix et à faire ce qui me fait du bien, à ne plus dépendre de choses extérieures pour me sentir aimé. J'aime qui je suis, et je sais que je suis quelqu'un de bien. Malgré ma timidité, malgré ma dépendance et ma culpabilité, je m'accepte et me respecte.

Frédéric Schollaert

Processus naturel

Dans mon enfance, les adultes remettaient en scène leur douloureux passé, mais n'iaient systématiquement leur rôle de metteur en scène. Ils nous faisaient porter l'entière responsabilité de leurs souffrances et des nôtres. C'était terrible. Ils justifiaient ainsi le passage à l'acte d'humiliations et de coups dont ils conservaient le souvenir traumatique refoulé. Et quelques fois, mon père me demanda même, après la scène, de l'embrasser. J'étais la mauvaise, la boudeuse, le sale caractère, il ne fallait surtout pas que je sois en plus rancunière. Ils m'identifiaient

totalelement au rôle qu'ils m'imposaient et qui sauvegardait l'image qu'ils voulaient conserver d'eux-mêmes.

Je sais d'expérience que tous les enfants ne font qu'un avec le processus naturel de libération de leurs parents. C'est ainsi qu'ils écoutent avec intérêt, attention et compassion le vécu parental, et sont tout disposés à partager le leur. Et lorsque l'adulte dégage la situation présente de son passé, il libère la relation. L'enfant redevient joyeux et disponible à d'autres découvertes.

Sylvie Vermeulen
sylvie.vermeulen@wanaddo.fr

L'élève en difficulté devient un cas psychiatrique

Dans les écoles, un nombre grandissant d'enfants sont traités avec des psychotropes. Cette médicalisation de l'échec scolaire permet au système éducatif d'éviter une remise en cause. Mais à quel prix ?

Selon le manuel *Diagnostique et statistique des troubles mentaux* (DSM) de l'Association américaine de psychiatrie (APA), les troubles d'hyperactivité avec déficit d'attention (THADA) incluent de simples comportements d'enfant, qualifiés de symptômes. La liste comprend entre autres : *fait des fautes d'étourderie dans ses devoirs scolaires ou d'autres activités, ne parvient pas à mener à bien ses obligations scolaires ou domestiques, se lève souvent dans des situations où il est supposé rester assis, etc...*

Ritalin

Le Métylphénidate (Ritalin) est un dérivé des amphétamines. Il est prescrit aux enfants pour soigner ce qui est défini comme un accroissement pathologique de la mobilité et un manque de concentration. C'est un stimulant du système nerveux central qui, en Suisse, est soumis à la législation fédérale sur les stupéfiants. Dans ce pays, 21,8 kilos de Ritalin ont été prescrits en 1998. Ce chiffre est passé à 39,2 kilos en 1999.

Le Ritalin a été lancé en 1957 par Ciba-Geigy pour le traitement de la narcolepsie, une maladie rare du sommeil. On s'aperçut ensuite que ce remède provoquait un effet paradoxal chez les enfants très turbulents. Au lieu de les exciter, il les calmait. C'est ainsi que les prescriptions augmentèrent au début des années '80.

D'après *The Medical Letter* du 1.1.95, le Ritalin provoque notamment : *insomnie, anorexie, ralentissement de la croissance, douleurs abdominales, céphalées, vertiges, irritabilité, fatigue, dépression...* L'effet peut cesser quelques heures après l'ingestion, provoquant une nouvelle crise d'hyperactivité qui rend nécessaire la prise d'une nouvelle dose. Les cas de suicide consécutifs à l'ingestion du Ritalin seraient innombrables.

Orizzonti, No 90, mars 2002.

Or, une plainte collective contre le médicament Ritalin (lire ci-dessous) a fait valoir que Novartis - fabricant du Ritalin - avait manigancé avec l'APA de manière à promouvoir le diagnostic des désordres d'hyperactivité et d'attention chez l'enfant¹.

Label scientifique

On peut se demander pourquoi le pouvoir en place - qu'il soit politique, psychiatrique ou éducatif - et les firmes pharmaceutiques cautionnent ce nouveau type de camisole chimique. Et pourquoi parents et enseignants entérinent cette forme de déresponsabilisation. Une enseignante des Grisons (Suisse) écrit par exemple : *«J'ai fait l'expérience que le Ritalin aide les enfants et ne les tue pas, contrairement à ce que vous pensez. Je ne me sens pas fautive. Puisque de tels médicaments existent, pourquoi ignorer la science? (...) Recommander le Ritalin est beaucoup plus facile que de dire: "Suivez une thérapie familiale" ou "Le père doit cesser de battre son fils."»*²

Pour beaucoup, la Science est un label de qualité qui les dispense de s'informer, même si le prix à payer dépasse l'entendement. De récentes études montrent par exemple que 46% des enfants qui consomment des stimulants psychiatriques sont susceptibles de commettre un crime et, pour 36% d'entre eux se sera deux fois plutôt qu'une³. En 1994, Joseph Wesbecker, un typographe de 47 ans, pénétra dans l'imprimerie qui l'emploie à Louisville (Kentucky) et abat 21 personnes (9 morts). Le 27 mars dernier, Richard Durn abat 27 personnes à Nanterre (8 morts). Ils prenaient tous les deux du Prozac.

Le mythe du « bon » élève

Au-delà des intérêts financiers et du confort personnel, il existe une problématique humaine commune à tous. Elle peut expliquer le lien entre le comportement des parents, des éducateurs, des politiques et le discours psychiatrique qui préconise une médicalisation.

Nous croyons collectivement en l'existence du « bon » élève. Il est supposé *attentif, studieux, travailleur, présent, concentré, persévérant, brillant, équilibré et en bonne santé*. De plus, il serait *reconnaissant envers ses parents et enseignants* de vivre dans un milieu scolaire protégé des contraintes sociales.

Ce mythe comportemental - qu'aucun élève n'incarne réellement - est projeté sur des enfants pris en exemple, parce qu'ils présentent certaines caractéristiques de cette construction imaginaire.

La figure mythique du « bon » élève permet à l'adulte de contenir certaines souffrances, celles provoquées notamment par les humiliations subies à l'école. Tout comme celle du prince charmant, elle interdit l'écoute des souffrances et surtout ce qui en découle : la possibilité de remettre en cause celles et ceux qui les ont infligées. C'est pourquoi l'existence de ce mythe interdit la prise de conscience nécessaire à la libération du refoulé.

Remise en cause salvatrice

Par opposition, le rôle du « mauvais » élève est de soulager les tensions occasionnées par le refoulement de celui qui le stigmatise. L'élève dit « mauvais » est donc victime d'une projection - et souvent d'une décharge émotionnelle - qui soulage l'adulte temporairement. Dans l'aboutissement de cette logique, l'enfant qui incarne le « mauvais » élève devient un cas psychiatrique. Et c'est la population tout entière qui, en nourrissant ces figures mythiques sans les remettre en cause, impose une normalité.

Ainsi, la solution des psychotropes évite à des millions d'adultes dans le monde une remise en cause salvatrice de leur éducation et du système social que cette éducation a engendré. Ces produits accentuent une forme de déresponsabilisation collective face aux problèmes personnels, familiaux et sociaux, alors qu'il serait souhaitable de privilégier l'accueil, l'écoute et l'expression d'un vécu passé permettant aux adultes de comprendre et d'accueillir leurs enfants.

Sylvie Vermeulen

Notes :

¹Cette plainte a été rejetée en mars 2001 par un magistrat de San Diego (Californie), tandis que d'autres accusations font surface contre le Ritalin dans la presse américaine, notamment parce que le médicament est désormais utilisé par certains enfants comme une drogue euphorisante.

²Citée par Mili Schar-Manzoli in *Étudiants « hyperactifs » et traitements psychiatriques*, Orizzonti No 90, mars 2002.

³Lire *Soignez-vous* No 17, 9.3.02.

« Boudeurs », « grognons » et autres « minots grincheux »...

Les rubriques de conseils aux parents sont nombreuses dans la grande presse. Leurs auteurs attribuent souvent à l'enfant des comportements qui reflètent en réalité ceux de leurs parents. Mise au point et témoignage d'un réchappé de la bouderie.

Dans un article intitulé *Le silence des minots*¹, un rédacteur de la revue *Construire* s'interroge sur l'attitude à adopter face à la bouderie des enfants. Dès le départ, le ton est donné : « *La bouderie des enfants, une arme à double tranchant à désamorcer rapidement.* »

Position de faiblesse

Ce que l'enfant exprime et la manière dont il l'exprime sont considérés par l'adulte comme une « *arme à double tranchant* », un « *chantage affectif* » pour « *tenter de dominer papa-maman ou d'obtenir des faveurs* ». Boudier est pourtant le dernier espace qui lui reste pour s'exprimer, espace réduit s'il en est.

L'adulte, se sentant vraisemblablement coupable d'acculer ainsi l'enfant plutôt que d'accueillir sa souffrance, va retourner cette culpabilité contre l'enfant et l'accuser de le blesser. Or, le plus souvent, c'est l'adulte qui utilise le chantage affectif et l'humiliation - parfois la vio-

lence physique - pour détourner l'enfant de sa vérité et de son expression.

son en position de faiblesse, si les adultes - parents, enseignants, éducateurs - ne leur donnent pas la possibilité de s'exprimer; ceux-ci n'auront pas d'autre choix que de boudier. »²

Causes relationnelles

L'énoncé d'un fait peut être manipulé pour devenir un déni de réalité. Parler de l'enfant au lieu de parler de soi est souvent une projection faite sur lui. Qualifier ce qu'il fait ne lui laisse guère de place pour exister. Prenons cet autre extrait : « *Cette fille n'arrive décidément pas à manifester son mécontentement ou son opposition autrement que par la bouderie.* » Il n'y a aucun questionnement sur l'état de la relation et ses causes. L'usage des adverbes *décidément* et *autrement* prive l'enfant de tout recours en laissant entendre qu'on a tout essayé. Et qu'on peut donc ne pas se sentir concerné par le comportement de l'enfant, qui se retrouve seul et abandonné avec sa souffrance « *faute d'avoir la possibilité d'entrer en contact sainement avec ses parents.* » Ici, le mot *sainement* introduit la notion de la santé psychique de l'enfant et le verrouille définitivement. Ce mot terrible dit implicitement que l'enfant est *fou* de se comporter ainsi, qu'il est *malade* alors que ce sont les adultes qui sont malades de leurs souffrances. C'est une porte ouverte à l'enfermement psychiatrique ou chimique (lire page ci-contre). L'enfant *sain* serait alors celui qui ne manifeste plus la névrose des adultes, qui refoule dangereusement sa vitalité et sa souffrance.

Responsabilité

Face au comportement de l'enfant, l'acte responsable serait de se regarder soi-même et de se demander : « *Que me montre-t-il de mes propres comportements? Qu'est-ce que je sens de moi lorsqu'il fait ou dit cela?* » Parents et adultes en général sont directement concernés parce que leur reflète l'enfant. Leur impuissance et leur culpabilité devant ce qui leur est manifesté ne légitiment pas les mauvais traitements physiques ou psychiques qu'ils lui infligent.

Bernard Giossi

bernard.giossi@bluewin.ch

Notes :

¹Alain Portner, *Le silence des minots*, Construire No 9, 26.2.02.

²Marie-France Cyr, *Arrête de boudier!* éd. de l'Homme.

Bouderie

Mon enfance et mon adolescence, ont été marquées par deux étiquettes tenaces et douloureuses : *colérique* et *boudeur*. En utilisant ces jugements, mes parents ont projeté sur moi leur impuissance relationnelle, puis ils m'ont identifié à elle.

Mon père n'écoutait pas, il faisait tout répéter deux fois, trois fois, jusqu'à ce que je cesse de lui adresser la parole. Son autisme nuisait gravement à mon désir légitime d'une relation nourrissante et harmonieuse avec lui. Ma mère devenait de plus en plus sourde et faisait semblant de m'écouter. Elle s'efforçait de dissimuler sa surdité et de refouler sa souffrance. Mes parents confondaient mimétisme et reflet : dès que je reflétais leur enfermement en leur faisant répéter les questions, en ne répondant pas aux demandes, je subissais instantanément leur agressivité et leur violence éducatrice. Ils se sentaient humiliés et m'accusaient précisément de ce qu'ils me faisaient subir.

Je leur faisais spontanément un retour, par amour inconditionnel de la vie et de l'être que je reconnaissais en eux, mais ils ne pouvaient le reconnaître. *Ils jouaient leur propre enfance*. Ma seule échappatoire était de m'enfermer dans un monde intérieur... de ne plus rien dire, d'obéir, et de me résigner à subir injustice et contre-vérité. Petit à petit, la réduction qui m'était imposée - et que je m'imposais - était verrouillée par la culpabilité et l'impuissance de mes parents : « *On a fait ce qu'on a pu... C'est son caractère... Il est comme ça... On n'y peut rien...* »

Je peux reconnaître aujourd'hui dans quelle spirale infernale j'étais pris. Plus je manifestais précisément leur mal-être et le mien, plus j'étais rejeté. Le sentiment d'injustice et d'humiliation me mettait en fureur, et j'étais alors chassé et isolé. Je souffrais de la solitude, mais en même temps la recherchais de plus en plus, car ce repli sur moi me semblait moins douloureux que les projections faites sur moi. Mon enfermement m'était alors reproché.

B. G.

Loft Story

Une crèche privée du canton de Vaud (Suisse) prévoit d'installer des webcams dans la salle de jeu des enfants, pour permettre aux parents qui travaillent de jeter un petit coup d'oeil à leur bambin par internet. Le projet prévoit deux fois une demi-heure de prise de vue, le matin et l'après-midi, les parents disposant d'un code d'accès pour visualiser le groupe de leur enfant.

Pour l'instant, les juristes du Service de protection de la jeunesse planchent sur la question.

(Construire No 13, 26.3.02)

Chaque phrase qui parle de l'enfant boudeur, parle donc en fait de l'enfermement de l'adulte. Le rédacteur ne tient aucun compte de cette remarque qu'il cite pourtant lui-même : « *Les enfants*

www.regardconscient.net

Adolescence: derrière le conflit, des vérités cachées

Il est couramment admis que l'adolescence est une période de crise au cours de laquelle le jeune s'oppose ou se retire. On parle de sa fragilité, de ses inégalités d'humeur, de son intransigeance, de son égocentrisme, de son manque de réalisme, de son irresponsabilité ou de son refus de communiquer. À ces propos, notre rédactrice répond par ce témoignage.

Il y a plusieurs mois, je vivais avec une de mes filles, alors âgée de 15 ans, un profond sentiment de rejet. Je me sentais harcelée par ses critiques, invalidée dans mes paroles, dévalorisée dans mes actes. Mes réactions, souvent très vives, passaient du retrait aux éclats: je me voyais prise de panique! Nos rapports restaient conflictuels, nous en souffrions toutes deux et l'ambiance

familiale s'en ressentait. J'avais eu la possibilité d'en parler fructueusement avec les personnes de mon entourage, maintenant c'était à moi de sortir d'une situation qui ne me semblait pas aller de soi, sous prétexte de crise d'adolescence. Un jour où Mélanie* rentrait du lycée, je décidai de me permettre de sentir les émotions qui montaient en moi à son contact. Assise dans la salle de séjour, je découvris que je me sentais indésirable pour ma fille. *Je souffrais de ne pas me sentir désirée.* Étonnée mais décidée à découvrir la vérité, je laissai cette souffrance couler en moi pendant un instant, cessant de la contenir à tout prix, de lutter contre elle, et, du coup, contre ma propre fille.

Vérités cachées

Ma mère m'a toujours dit qu'elle et mon père m'avaient désirée avec force. Pour preuve implicite, le défi à l'ordre social que représentait ma naissance en 1955, hors mariage, hors couple, d'une ex-religieuse et d'un homme étranger de 12 ans son cadet! Pourtant, leur séparation peu après ma conception, le départ de mon père en Amérique du Sud avec une nouvelle famille, l'obligation pour ma mère de travailler à plein temps, et sa compulsion à s'occuper des malheurs de tous, m'avaient submergée du sentiment de n'être pas désirée. Alors, le discours de ma mère, bien que rarement confirmé par les quelques lettres de mon père, et son attachement à ce que j'y adhère, s'étaient transformés en injonction de taire ma souffrance, mes doutes et ma colère. Seuls en subsistaient des symptômes: problèmes de santé et une terreur d'être abandonnée qui se manifestait par des cauchemars et des crises de délire mises sur le compte d'une intolérance à la fièvre. Cette interdiction intégrée m'avait peu à peu contrainte à dissocier ma souffrance de ses causes, puis à en devenir inconsciente.

Rejouements

Or, Mélanie était bien placée pour me permettre de retrouver tout cela, parce qu'elle avait subi la mise en acte la plus poussée de ce sentiment refoulé. Mère de trois petits enfants, insatisfaite dans ma relation de couple, j'avais été catastrophée en constatant que j'étais enceinte une nouvelle fois. J'avais considéré avorter, avant de décider de permettre à ce

nouvel enfant de poursuivre sa vie. Mais Mélanie avait besoin d'autre chose que d'une permission de vivre: elle voulait être accueillie pleinement, être sûre que sa présence était une joie pour ses deux parents. Toutefois, sans en être consciente moi-même, je considérais mon choix de ne pas avorter, la tendresse éprouvée pour mes enfants, ma présence à la maison et le récit des conditions de sa naissance comme suffisants pour que ma fille ne se sente jamais indésirable. Cependant, je faisais amplement part de mon sentiment d'être débordée, perdant de vue que j'avais créé et créais moi-même les conditions pour vivre dans cet état particulier, utilisant mes enfants pour cela et leur demandant de me soulager de mes souffrances.

L'amour de l'enfant

Mes enfants m'ont donné tout leur amour, leur désir constant de me voir et d'être proche de moi. Mon manque a englouti tous ces trésors: je n'en avais jamais assez. Puis je leur ai demandé de m'aider, de me soutenir, de me comprendre, de prendre les responsabilités que je n'arrivais pas à assumer. Ils se sont dépêchés de grandir, empêchés de demander, sans être vraiment reconnus pour cela puisque mon sentiment d'en avoir trop à faire était toujours prêt à faire surface. Seul le désir de retrouver les liens entre ces aspects récurrents de mon mal-être et leurs causes premières m'a permis d'inverser ce mouvement. Je réalisai alors que Mélanie en particulier souffrait énormément de solitude, du sentiment dévalorisant de ne pas être reconnue, pas acceptée, pas désirée, et de la terreur d'être rejetée, projetée sur ceux dont elle avait le plus envie d'être aimée. Je réalisai que certains de mes comportements - justifiés, voulais-je croire, par ma propre souffrance - alimentaient encore, après des années de travail sur moi, le rejet vécu dès ses débuts dans la vie. C'était vital pour Mélanie que je reconnaisse les effets de mon attitude envers elle, vital pour moi d'en ressentir la cause et vital pour les deux de commencer à libérer notre relation de ce poids.

Isabel Estévez

martinisabel@netcourrier.com

*Mélanie est le second prénom de ma fille.

Enfants « téflon »

Le psychologue québécois Daniel Kemp a popularisé le terme d'enfant « téflon » pour décrire un enfant sur qui rien ne colle: ni les punitions, ni le chantage, ni la politesse, ni les récompenses.

Or, pour beaucoup, le *téflon* est cancérogène. L'objet revêtu de cette substance devient potentiellement dangereux pour ceux qui l'utilisent. La métaphore de l'enfant « téflon » contient donc un message terriblement destructeur. Elle fait porter à l'enfant l'origine du cancer relationnel qui se développe entre les générations et dans le tissu social.

À travers ses recherches, Daniel Kemp et d'autres chercheurs sincères pointent justement l'oppression et les restrictions que subit l'enfant, mais ne semblent pas réaliser l'infinie sensibilité qui habite tout enfant. Lorsqu'on est conscient de cela, on ne peut plus attribuer à l'enfant des comportements qui reflètent ceux des adultes et de leur société.

Les parents se sont identifiés à ce que leurs propres parents et enseignants ont projeté sur eux. C'est ainsi qu'ils résistent à l'amour et à la vérité des enfants.

S. V.

L'intégralité de cette réflexion peut être téléchargée à l'adresse: www.regardconscient.net/archives/0203enfanteflon.html.